

Les livres du grand Cla

RETO HÄNNY

[...] une après-midi, après qu'il était devenu quasiment impossible, même en recourant à tous les trucs imaginables, de rien opposer aux tentations arrivant de devant les fenêtres, de sorte que le pédagogue, ne sachant plus que faire – on avait tôt fait de le découvrir, pire: on n'attendait même plus que cela – n'eut d'autre choix que de décrocher la guitare suspendue au clou pour plaquer durement quelques accords de flamenco, histoire de déchirer la chaleur étouffante, et réaiguillonner quelque peu en chantant: *Bella ciao bella ciao, Donna, donna, ve a cha', Strampedemi et Ferm tabac*, les ballades de Villon et *Le Déserteur* de Vian, toutes les strophes jusqu'à *S'il faut donner son sang / Allez donner le vôtre*, ses gaillards excités d'appétits printaniers, le garçon fut appelé au pupitre du maître (c'était après la dernière heure, à la veille de quelques jours de vacances, alors qu'il ne pouvait à nouveau pas s'empêcher de fouiller dans son banc pour gagner du temps, jusqu'à ce que ses camarades aient quitté l'école en brailant, la tête pleine de sottises footballistiques ou alors déjà tout à la poursuite de leur petite copine), mais au lieu de se voir flanquer là, comme il en avait l'habitude avec le pestalozzi de la montagne et comme, après les expériences de ses premières semaines en ville il était préparé à le revivre, sa maudite dictée accompagnée d'un bon savon – toujours le même cadeau pitoyable, rempli (on pouvait le prévoir aisément et sans trop de fantaisie) de marques d'erreurs rouges qui vous clouaient à la bâche –, le maître, ô miracle, sans le moindre avertissement, et encore moins de réprimande, lui glissa quelques pavés sur le pupitre: des livres dont il voudrait, non sans quelque arrière-pensée, lui recommander chaudement la lecture pendant les jours de Pentecôte, parce que, voilà, il n'a pas abandonné tout espoir en ce qui le concerne et qu'il croit qu'il n'y a que les lectures pour venir à bout des bombardements de fautes d'inattention qui, tels des averses de grêle rouge s'abattant sur les pages de son cahier, massacrèrent ses rédactions – il est vrai, hélas, que notre système scolaire accorde moins d'importance à la narration qu'à l'orthographe, à propos de laquelle même l'inspecteur le plus ignorant a son avis à donner: il faut qu'il lise, qu'il lise et qu'il lise encore, jusqu'à ce que sa tête se mette à bourdonner, pour que le déclic se fasse enfin, qu'un sens de la langue, du rythme et de la mélodie se développe (la plus belle chose qui soit, comme il s'en apercevra bientôt lui-même) et que les fautes d'orthographe – le maître sait ce que c'est que, puni d'être dyslexique, de devoir traverser sa scolarité à coup de tricheries; déplacé de sa Basse Engadine natale dans la métropole de fonctionnaires, il n'a pas eu de meilleur sort – disparaissent d'elles-mêmes: cela vaudrait la peine de tenter l'expérience, non?

N'étant pas certain que le garçon, même s'il est vrai qu'il avait l'habitude des crochets, aurait encore le temps de monter les quelques coins de rue jusqu'à la Reichsgasse, à la Bibliothèque cantonale, avant que celle-ci ne ferme une heure plus tôt à la veille des jours fériés, au lieu de l'y envoyer maintenant avec une liste, ce qui serait peine perdue à plusieurs égards (*Les Enfants Turnach*, *Zora la rousse et sa bande* et *Les Frères noirs*, il les connaît sans doute, parce qu'ils avaient certainement été envoyés aussi à la montagne dans les caisses en bois à la croix blanche sur fond rouge livrées deux fois par année par la ligue suisse de littérature pour la jeunesse, elles devaient être présentes jusque dans les classes du dernier patelin, et par ailleurs il doit gentiment arriver au bout de Karl May dont le style se retrouve dans ses rédactions – avant que ce dernier, espérons-le, ne l'épuise à son tour ou ne l'empêche sa vie durant de s'adonner à des choses plus passionnantes –, pour cela, nul besoin donc de l'envoyer derrière la «Maison grise» au pas de course, et la remarque du bibliothécaire: ah bon, c'est le prof de classe qui t'envoie, la liste démontre une fois de plus les goûts douteux du grand

Cla¹, ils pouvaient bien s'en passer tous les deux), il est plus simple qu'il lui prête ses exemplaires personnels, plus tout à fait frais pour certains, mais enfin il n'y a qu'à ignorer les soulignements et les annotations en marge – même si pour beaucoup il ne se rappelle plus pourquoi autrefois il en ornait ses livres, il aurait pu en faire bien davantage –, et, surtout, s'il préfère les lui fournir à titre privé, c'est parce que le meilleur des morceaux (jadis, il n'y avait pas non plus trouvé accès du premier coup) exigera de lui aussi qu'il le croque avec un peu de patience – les os durs, ceux qui donnent à ronger, sont nécessaires, puisqu'eux seuls donnent des dents fortes –, de sorte à pouvoir littéralement se ronger (contrairement à l'habitude de poursuivre l'action à la va-vite, en haletant et en manquant l'essentiel) à travers ce massif rocheux linguistique, qui, chose à ne pas sous-estimer, à l'index des cathos, stigmatisé comme œuvre impudique, politiquement incorrecte et donc toujours à moitié interdite ici à Ruch², et donc marquée de rouge sur le dos du livre et dans le catalogue pour signaler sans équivoque à quiconque que c'est toujours l'évêque qui règne sur la ville – et quel évêque; son prédécesseur, qui, très âgé, a rendu l'âme il y a quelques mois, outre feindre à ses brebis un rapport avec le ciel, avait au moins encore cru aux mythes et aux légendes des plus de cent cinquante vallées plus ou moins ensorcelées de la Rhétie –, n'est prêt à personne, et encore moins à un élève; mais même les adultes qui croient pouvoir l'obtenir sur présentation d'un document d'identité (desir malséant pour lequel le bibliothécaire toise tout un chacun, vieux ou jeune, d'un air réprobateur de la tête aux pieds et des pieds à la tête) sont loin de pouvoir l'emballer et l'emporter à domicile; non, après un contrôle rigoureux des papiers et uniquement sur réservation préalable, l'objet infernal est remis tout au plus pour être consulté dans un coin abrité de la salle de lecture, sur un tapis en feutre vert, sous la surveillance de Monsieur Cadruvi Caluori Caflisch Caderas Cathomas Cahenzli, ou comment s'appelle encore ce pauvre diable osseux, un Monsieur Hulot à nous qui dans son veston gris usé d'aide-bibliothécaire, suçant sa pipe froide, a pour tâche de monter la garde sur une chaise surélevée à côté de la porte afin d'éviter que du matériel explosif incriminé subrepticement caché sous une chemise ou fait disparaître dans un sac ne sorte clandestinement et ne parvienne dans de fausses mains (et si on devait avoir la chance pas peu fréquente de croiser l'aimable benêt qui, issu d'une famille moins honorable, au lieu de pouvoir jouer le rôle de factotum à la bibliothèque aurait pu être condamné au collage des sachets au Waldhaus, où, si notre bibliophile avait été chanceux, on l'aurait autorisé à faire des mots croisés à longueur de journée et où il aurait pu, déchiré par le mal du pays, suçant son pouce à la place de sa pipe, regardant de temps à autre par les fenêtres à barreaux de la clinique psychiatrique par-dessus la ville en direction de l'Oberland, apprendre par cœur l'annuaire téléphonique de Ruch, du début à la fin et de la fin au début, ligne par ligne, pour ensuite, après que quelqu'un lui eût lancé au hasard une lettre de l'alphabet, lui débiter, sans qu'il n'y eût plus eu moyen de l'arrêter, tout son chapelet, penché par-dessus un exemplaire relié du journal *Der Freie Rätler* du siècle passé, tenant sa pipe toute droite entre ses dents, le doigt immobilisé à la dernière ligne qu'il avait scannée au moment où il s'est assoupi, en train de sommeiller pendant des heures sans faire le moindre mouvement, si bien qu'il serait facile de passer à côté de lui avec la contrebande, s'il n'était le regard de rayons X du sévère Monsieur Moor, qui en vertu de ses fouilles ponctuelles découvrirait de toute façon tout, au plus tard à la sortie principale... l'idée l'enchanté, dit le maître, de tenter une fois l'expérience, après les fêtes, pour savoir jusqu'où ils pourraient aller tous les deux dans la tentative d'emprunter pour lui, l'élève, l'Odyssée moderne), et tout au plus pour être feuilleté une petite heure, ce qui pour un tel régal, même pour quelqu'un qui n'est pas forcément alléché par les rognons de mouton grillés au petit-déjeuner, mais à qui, après s'être frotté le sommeil des yeux, une tasse de café au lait et une assiette de *Türkenribel* suffisent pour être pleinement éveillé et, plongé dans le livre jusque vers midi, l'estomac commençant à se serrer et les paupières à se faire lourdes, s'aperçoit tout étonné qu'il a une nouvelle fois séché un demi-jour d'école, est inutile, moins qu'inutile –

¹ Cla Biert (1920-1981), écrivain et intellectuel rhéto-roman originaire de la Basse Engadine, a été l'enseignant de l'auteur à l'école secondaire de Coire.

² Anagramme de *Chur*, Coire, utilisée dans tout le texte (il n'est pas inintéressant de noter qu'en dialecte alémanique *ruch* signifie «rude», «inhospitalier»).

Extrait de «Sturz» (chute) de Reto Hännny, choisi et traduit par Renato Weber et remanié par l'auteur pour l'occasion.

biblio

Sturz

Matthes & Seitz, Berlin, 2020.

L'Ombre de Bloom

trad. de l'allemand par Lionel Felchlin, Ed. d'En bas, Lausanne, 2020.
Blooms Schatten, Matthes & Seitz, Berlin, 2014.

Helldunkel. Ein Bilderbuch

Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1994.

Flug

Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1985.

Zürich, Anfang September

Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1981.

Ruch. Ein Bericht

Suhrkamp, Frankfurt am Main, 1979.

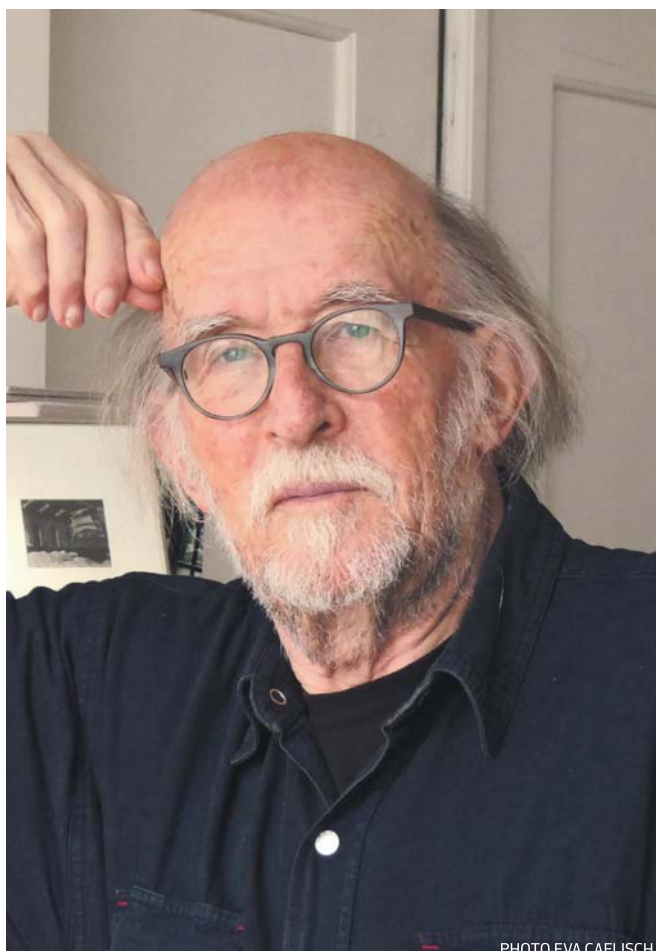


PHOTO EVA CAFLISCH

bio

RETO HÄNNY est né en 1947 à Tschappina, un village de montagne reculé des Grisons. Après avoir fait des séjours prolongés à l'étranger, notamment à Venise et à Amsterdam, et avoir étudié l'allemand et l'ethnologie à l'université de Zurich, il a été entre autres enseignant, chevrier et machiniste au théâtre municipal de Coire. En 1994, son texte «Guai», tiré de *Helldunkel*, lui a valu le prix Ingeborg Bachmann aux Journées de la littérature germanophone de Klagenfurt. Écrivain indépendant, il vit à Zollikon et à Berlin. *Sturz*, dont nous publions ici un extrait, est un roman de formation autobiographique à la narration épique.

RENATO WEBER est né en 1987 à Rorschach et originaire des Grisons. Il a passé son adolescence en Suisse romande, où il a obtenu un master en littératures. Il a enseigné à différents niveaux et a codirigé la revue *Les Lettres et les Arts*. Traducteur de l'allemand et de l'italien, il a récemment publié *Les Myrtilles du Moléson* de Giovanni Orelli (Genève, Ed. la Baconnière, 2020). Son prochain travail, à paraître aux Editions Empreintes, est un recueil de poèmes de Pietro De Marchi, *Le Papier d'orange*. Il évoque sur notre site quelques enjeux de sa traduction de ce texte de Reto Hännny. **RWR**

www.floriotrans.com

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier*

le texte inédit d'un.e auteur.e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d'un.e traducteur.trice de Suisse.

Voir www.lecourrier.ch/auteursCH

Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Cœrtli, de la Fondation Plttard de l'Andelyn et de l'Association [chlitterature.ch].